

Exploration à Khirbet Es-Samra: Une Question pour l'Histoire de la Jordanie

Ce sont les résultats d'une prospection que nous présentons. Son intérêt réside dans le fait que Samra est une ville du *Limes Arabicus* et la seule ville à laquelle soit associé un cimetière qui a fourni des inscriptions dans une écriture très peu attestée: le syro-palestinien.

Khirbet es-Samra est aujourd'hui un modeste village des Beni Hasan en voie de sédentarisation. Située sur une des croupes les plus septentrionales des coulées basaltiques du Hauran, la ville ancienne avait été construite en pierres noires, d'où son nom 'la ruine sombre'.

Les explorations

Tout au début du siècle, Samra a été visité à plusieurs reprises par ceux qui cherchaient à établir le tracé de la voie romaine entre Philadelphia et Bosra.

1. R. Lees en 1894 est le premier à décrire les vestiges de basalte et à mentionner les birkeh.
2. Il revient à M. Germer-Durand en 1903 le mérite d'avoir inventorié les bornes milliaires et proposé le premier une reconstitution de la partie nord de la *Via Nova*.
3. R. Brünnow et A. v. Domaszewski en 1904 ne font que reprendre le travail de Germer-Durand, en contestant l'identification des sites.
4. H. C. Butler et Klotz (1904-5) décrivent minutieusement la voie et les sites: Samra a été soigneusement parcouru et les ruines interprétées. Butler propose d'y voir, à cause d'un mur épais qui semble entourer les ruines, une des forteresses du Limes Arabicus; l'appellation Qal'at Samra qu'on donne parfois au site, va dans son sens. C'est peut-être la Notitia Dignitatum qui l'encourage à placer Gadda à Samra.
5. Entre 1905 et 1911, Schumacher dresse le carte de la région.
6. R. Savignac, en 1924, découvre accidentellement un cimetière et des inscriptions funéraires que personne n'avait mentionnés.
7. En 1925, D. Steuernagel croit discerner entre autres monuments, une église dont il fournit même le plan.
8. C. C. McCown en 1930 fait une description précise,

précieuse aujourd'hui pour comprendre que les dégâts causés à la ruine ont encore repris après cette date.

9. L'École Biblique, en 1978, s'intéressant aux inscriptions découvertes par Savignac, éprouve le besoin d'étoffer le contexte archéologique et accomplit une exploration de huit jours. Le plan du site et des environs a été relevé et la voie romaine correctement située, passant résolument à l'est de la ville. A l'endroit où la voie romaine accède au sommet du plateau, nous avons remarqué les ruines d'un fortin carré de 20 m. de côté environ, et, tout à fait au sommet, une tour pouvait observer la voie très loin, tant vers le sud que vers le nord. Nous avons repéré les restes du système de recueillement et du stockage des eaux de pluies: les villageois ont réutilisé d'anciennes citernes et drainent le plateau avec un ingénieux réseau de caniveaux concentriques. Ces différentes adductions sont particulièrement soignées parce que la zone est désertique avec ses moins de 100 mm d'eau par an. Un birkeh situé dans la ville a été en usage il y a encore peu de temps; mentionnons aussi à un km en aval, dans le lit du wadi, un autre grand birkeh de presque 100 m de côté, qui était alimenté par le cours d'eau. Quant au cimetière repéré par Savignac, il n'en reste rien qui puisse être observé: en 1924, selon ses dires, toutes les tombes ont été fouillées par des pillards. Le mur d'enclos dont il parle a été complètement démantelé par les bédouins pour édifier des parcs à moutons.

Les inscriptions

Ce qui nous a donc poussés à effectuer cette exploration de Khirbet es-Samra, c'est notre intérêt pour les inscriptions syro-palestiniennes découvertes en 1924: nous voulions examiner leur contexte archéologique et, éventuellement, en trouver d'autres, puisque Savignac n'avait pas eu le temps de faire des recherches approfondies sur le terrain. Voici, brièvement, ce que nous pouvons dire de l'épigraphie de Samra.

Savignac avait trouvé 15 inscriptions grecques et 24 inscriptions syro-palestiniennes; nous avons trouvé 7 nouvelles inscriptions grecques et 15 nouvelles inscriptions syro-palestiniennes.

Ce sont toutes des stèles funéraires assez grossières, la

plupart en basalte, qui est le matériau natif du lieu; quelques-unes sont en calcaire blanc.

Les inscriptions grecques se trouvent sur de gros blocs grossièrement équarris maintenant employés dans des constructions récentes. Par exemple:

φορ (pour φως)
αιαθη fils de σιχμαλλος

est un nom connu de l'onomastique de cette époque, comme Mme Canova l'a montré. Il ne semble pas déraisonnable de dater ces inscriptions grecques du V^e siècle.

Mais quelques inscriptions grecques se trouvent également sur de gros galets sur celui-ci, on lit facilement στεφανος. Deux inscriptions sont des motifs formés de la croix et de lettres. Ces galets se trouvaient dans un lieu un peu à l'écart de la ruine, parmi ces pierres entassées en forme de murets que les bédouins ont construits (si l'on peut dire) pour servir d'enclos à petit bétail. Ces murs ont été faits par l'accumulation de pierres éparpillées à cet endroit; parmi elles, les stèles funéraires gravées provenant du cimetière assez important.

Les stèles ne sont pas taillées: ces gros galets sont utilisés tels quels. Une centaine porte une croix seule. Les croix sont de formes variées; voici un résumé de la typologie que nous présentons, avec une terminologie que nous voudrions préciser: croix simples, potencées, patées, ancrées, à godrons, à motifs chantournés, tridentées, ansées, inscrites dans un cercle, lobées, ornementées, symbole du calvaire, sur support. Savignac n'avait rien ramassé (sauf une pierre, n° 38 dans son article, qu'il n'a pu lire et qui sera publiée dans ADAJ); tout ce que nous avons trouvé, nous l'avons rassemblé, photographié et estampé; les pierres sont maintenant au musée de 'Amman.

Les inscriptions syro-palestiniennes consistent simplement en noms propres, ceux des défunts portés sur ces humbles stèles. Certaines sont rapidement gravées, grafittes difficilement lisibles d'autres beaucoup plus soignées. Voici quelques-unes des nouvelles inscriptions que nous avons trouvées:

- 'ubaydu est un nom propre attesté en nabatéen et en palmyrénien
- yuhannes, avec une orthographe très répandue dans les manuscrits syro-palestiniens; forme évidemment transcrite du grec.
- david, forme palestinienne du nom
- qayamu, nom propre bien attesté en palmyrénien au V^e s. et en nabatéen dans le Hauran et le Sinaï.
- 'abdion dont la racine est évidemment très claire et dont la forme avec *nun* final est typiquement syro-palestinienne.
- soqt n'est pas encore connu comme nom propre. Il peut se comprendre par l'arabe.
- maqay, nom très connu en palmyrénien
- zharqoly, nom composé que l'on peut lire d'après l'arabe.
- enfin, une inscription semble être une très brève épitaphe: shabat défunt.

Si l'on regarde l'ensemble des inscriptions trouvées par Savignac et par nous, on peut les situer paléographiquement entre le VI^e et le VIII^e s., c'est-à-dire qu'elles semblent s'échelonner sur toute cette période.

Du point de vue de l'onomastique, toutes les inscriptions, tant grecques que syro-palestiniennes, indiquent une certaine cohérence; à côté de noms purement grecs ou latins, en petit nombre, l'essentiel est constitué de noms sémitiques. Un nombre non négligeable de ceux-ci sont repérés dans l'onomastique de la Syrie et notamment du Hauran, à la limite duquel Samra se trouve. La comparaison avec les onomastiques palmyrénienne et nabatéenne surtout, mais aussi safaitique et thamoudéenne, montre une parenté qui n'étonnera pas dans cette région. Cependant, déjà, commence à se faire sentir une présence de l'arabe. Nous sommes bien à Samra en présence de traces de cette passionnante époque, commencement d'un nouveau monde.

Quelle a pu être cette bourgade dont la céramique, l'onomastique, l'écriture sont de très humbles témoignages, durant les périodes romaine, byzantine et omeyyade?

Kh. es-Samra, pièce du système du Limes Arabicus

En 106, lorsque le royaume nabatéen est incorporé comme Province à l'Empire, Bosra est choisie comme ville administrative et devient *caput viae* de la Voie Romaine décidée par Trajan, et construite rapidement entre 111 et 114. De 5,90 m de largeur, la voie est partagée par un axe médian; elle est pavée de galets de basalte.

Au sud de Philadelphia, les Romains fortifieront les anciennes places de la défense nabatéenne; mais dans la partie nord, si les Nabatéens avaient tracé la route, elle ne semble pas avoir été fortifiée. Les Romains établirent donc des forteresses et cette section nord devint une pièce maîtresse du Limes Arabicus, lequel pendant 500 ans assurera la sécurité aux confins orientaux de l'empire. Rien d'étonnant alors que des villes se soient développées comme étapes commerciales le long de cette voie, et Samra a été probablement la première grande étape, correspondant à la journée caravanière de Philadelphia vers Bosra. La Notitia Dignitatum, au cours du IV^e s., mentionne les forces romaines stationnées dans les villes de la Via Nova. Cependant, la plus dense occupation repérée sur ces sites de la portion nord, et l'examen de la céramique recueillie à Samra le confirme, se situe au cours de la période Omeyyade (640-750). La céramique que nous avons recueillie est celle en grande partie de la surface; donc, par définition, celle de la dernière occupation du site, aux VII^e-VIII^e s. Mais quelques tessons, Late Roman C Ware, datent des V^e-VI^e s. Et un déblai ancien, coupé par la construction du chemin de fer a fourni des tessons du II^e s. Il n'y a pas de tessons nabatéens. Or, la période omeyyade, c'est précisément le temps que nous avons assigné au cimetière chrétien. On parlera dans un instant des questions que posent justement la présence de cette communauté chrétienne à cet endroit-là et à cette époque-là.

Palestine et en Transjordanie dès le début du v^e s.; elles adoptèrent un dialecte local, voisin du Galiléen, en conservant leur écriture, mais en la modifiant, sous l'influence de l'écriture araméenne, pensons-nous. Chalcédonniennes, ces populations le resteront, jusqu'aux melkites d'aujourd'hui.

Si la formation de communautés monastiques se comprend facilement à partir de là (Laure de Saint Firmin dans le wadi Suweinit, Castellion de Khirbet Mird, Communauté dans le cadre de Sainte-Catherine du Sinaï), il est évidemment impossible de dire aujourd'hui la place de Samra dans cette histoire: installation dès le début du v^e siècle, ou nouvelle implantation à partir de Jérusalem? Le fait que les inscriptions grecques et syro-palestiniennes trouvées jusqu'à présent à Samra ne semblent pas antérieures au vi^e s. fait pencher pour la seconde hypothèse. Quoi qu'il en soit, cette implantation se fait en un endroit dont on peut soupçonner l'importance militaire et commerciale: étape sur la route Bosra-Philadelpia, point défensif sur le Limes Arabicus, installation en bordure de la zone semi-désertique, Samra existait à l'époque romaine, sans doute dès la construction de la Via Trajana. Puis la bourgade s'est développée à l'époque byzantine; ce développement ne serait-il pas dû à l'arrivée du groupe syro-palestinien? Il serait intéressant d'en connaître toutes les traces archéologiques. Vient alors la période arabe; du moins sommes-nous autorisés à la nommer ainsi grâce à l'abondance de la céramique. Car la persistance de l'écriture syro-palestinienne donne à penser que la pénétration arabe ne s'est pas faite très tôt, en tout cas certainement pas à l'époque omeyyade. Les quelques traces arabes perceptibles dans l'onomastique laissent entrevoir que l'influence va commencer à se faire sentir, mais timidement.

Ce qu'il en est à Samra est donc semblable à ce qui s'est

passé pour l'ensemble des groupes syro-palestiniens: gardant une forte identité culturelle dont l'apogée semble repérable aux VII^e-VIII^e s., ils ne connaissent de véritable pénétration de la culture arabe qu'assez tardivement.

Finalement, l'état actuel de la documentation concernant les syro-palestiniens, s'il fait apparaître beaucoup de problèmes, donne peu de solutions; il nous invite à considérer en tout cas que ces populations sont une question dans l'histoire de la Jordanie.

Nous retiendrons en résumé trois interrogations:

1. Pourquoi des communautés parlant un dialecte proche du galiléen ont-elles été amenées à s'implanter en Transjordanie, et ce, dans des lieux non dénués d'importance? Près de Philadelpia, à Samra et à Jarash (Il y a beaucoup de chances pour que l'évangéliste du Vatican provienne de Jarash- début XI^e s.)? Cela s'est-il produit brusquement au VI^e siècle?
2. Ces communautés ont-elles contribué par un apport original à une évolution de la culture locale? Dans quelle mesure ont-elles assimilé des éléments locaux? Quelles furent exactement leurs relations avec des éléments provenant de Syrie? Quel rôle a joué la Via Trajana lorsque le Limes n'existait plus?
3. Ces communautés en Transjordanie étaient-elles isolées ou ont-elles été reliées aux grands évêchés de la côte et de Jérusalem? Comment ont-elles pu rester durablement imperméables à la pénétration de la culture islamique, et ce, sur une voie de circulation aussi importante que la Via Trajana? Leur culture et leur vie religieuse ont-elles duré à cet endroit aussi longtemps que dans le monastère protégé qu'est Sainte-Catherine, à savoir jusqu'au XII^e siècle?

L'identification de Kh. es-Samra

Le P. Germer-Durand, dès 1903, met au jour une vingtaine de bornes milliaires inscrites aux chiffres des milles romains qui jalonnent la Via Nova. Elles lui permettent de dresser une carte précise du tracé de la route avec de précieuses indications de distances. Par ailleurs, la Table de Peutinger mentionne précisément sur ce tronçon cinq villes avec les distances qui les séparent: Philadelphia-Gadda: XIII, Gadda-Hatita: XI, Hatita-Tantia IX, Tantia-Bosra: XXIV. Les explorateurs tentèrent de concilier ces deux différents registres d'informations dans leurs efforts d'identifier les sites repérés le long de la voie. Germer-Durand et Miller placent à Khirbet es-Samra: Hatita; tandis que Butler (1919 et 1921), suivi par Abel (1938) y situent Gadda. Il semble bien que ces derniers ont été gênés parce qu'ils ont vu dans el-Haddid (près de Qal'at Zarqa) une transposition toponymique du nom de l'ancienne Hatita (ou Adita). Il faut dire que, récemment, G. W. Bowersock (1971) propose de mettre Tantia à Kh. es-Samra. Quant à R. Brünnow, suivi par G. Beyer (1935), il refuse tout simplement de considérer Kh. es-Samra comme une des places fortes du Limes. Il n'en reste pas moins que si l'on tient pour assurées les données chiffrées de la Table de Peutinger, c'est de loin Hatita qu'il convient le mieux de situer à Kh. es-Samra.

Une question pour l'histoire de la Jordanie

Nous avons essayé de montrer l'intérêt archéologique de Kh. es-Samra. Dans l'histoire de la Jordanie, Samra occupe une place qui mérite d'être examinée. C'est en effet la seule communauté syro-palestinienne où nous ayons quelque chance de retrouver des traces sur un site dans son ensemble et pour une période d'occupation suffisamment longue. En effet, jusqu'à présent, les restes de ces communautés ne nous apparaissent plus que sous forme de quelques vestiges d'une part (mosaïque *in situ* et inscriptions sur pierres hors contextes), d'un ensemble de manuscrits d'autre part.

Géographiquement, ces communautés sont groupées dans des régions précises: trois sites sur la côte Galiléenne, trois sites autour de Jérusalem, un site en Samarie, le monastère Sainte-Catherine au Sinaï, et trois sites en Transjordanie: el-Quwaismeh, tout près de 'Amman (au sud), Jarash et Khirbet es-Samra. (Le cas de Tell Yunis, sur la côte palestinienne, est représenté par un tesson trouvé hors contexte et qui ne fournit pas d'indication substantielle; il témoigne peut-être de relations agricoles, mais c'est un tesson isolé . . .)

Les documents écrits qui proviennent de ces lieux concernent avant tout des communautés monastiques. Khirbet es-Samra, par contre, est une bourgade, avec son système d'adduction d'eau, une céramique abondante et son cimetière. Evidemment, la faible quantité d'inscriptions, le fait que nous ne possédions encore que du matériel récolté par simple exploration ne permettent pas de tirer des conclusions décisives. Nous remarquons simplement que, déjà, ces quelques inscriptions témoignent d'une bonne variété dans l'onomastique; nous avons vu aussi combien cette onomastique était ancrée dans l'environnement ethnique de cette

région, à savoir la bordure sud du Hauran; que les points de contacts avec l'onomastique palmyrénienne sont loin d'être négligeables; nous notons aussi l'absence de titulature ecclésiastique. Enfin, des documents de Samra, nous pouvons rapprocher les deux inscriptions sur tesson qui proviennent de Jarash dont Samra n'est pas très éloigné et avec lequel il existait une grande voie de communication. Incontestablement, nous avons là une série d'indices significatifs: des groupes syro-palestiniens ont vécu dans cette région et y ont connu une histoire qui s'insère dans un cadre plus large que celui d'un seul village et sur une période durable puisque nous pensons, actuellement, qu'elle s'étend au moins sur quatre siècles à Samra-Hatita. Il est dommage que la pauvreté des connaissances de la céramique byzantine et arabe de cette région empêche de voir dans quelle mesure celle de Samra s'insère dans une typologie et si elle présente des caractéristiques originales. Quoi qu'il en soit, nous pouvons commencer au moins à poser quelques questions qui intéressent l'histoire de la Jordanie.

Dans l'état actuel des recherches, on peut dire d'abord que les communautés syro-palestiniennes se trouvaient en Palestine et en Transjordanie entre le v^e et le xii^e siècle.

En effet, la première trace écrite est celle d'une mosaïque de Galilée, dans un dispositif ecclésiastique assez important; elle est datable, avec une probabilité raisonnable, en 415¹. Le dernier document connu est un manuscrit, l'Horologion de Black, daté de 1187 et provenant du Sinaï. La langue est un dialecte araméen occidental dont on a démontré qu'il possède ses caractéristiques propres, son lexique et sa grammaire et qu'il n'est nullement un genre de syriaque déformé. La littérature comprend des textes bibliques, des textes hagiographiques, des fragments patristiques et des textes liturgiques. Selon les praticiens de la critique textuelle néo-testamentaire, ce qu'on appelle la version syro-palestinienne appartiendrait à la tradition dite occidentale, ou bien serait un témoin du texte dit césaréen; pour d'autres encore, elle dépendrait notablement du diatessaron; pour d'autres enfin, elle est très composite; pour l'instant, il semble prudent de dire qu'il existe non pas une, mais plusieurs versions syro-palestiniennes. Les textes hagiographiques sont tous connus en grec. Les fragments patristiques sont peu nombreux; ils comprennent notamment des textes de Saint-Ephrem, d'Athanase et de Cyrille de Jérusalem. Il y a aussi quelques apocryphes du NT. Quant aux textes liturgiques, ils appartiennent à la tradition melkite; ils apparaissent, dès le début de xi^e siècle, très fortement marqués par l'emprise du grec et de l'arabe.

D'après les critères paléographiques, il apparaît que l'écriture, que l'on a souvent confondue avec celle du syriaque, est spécifique; elle est certes empruntée à l'estranghelo, mais elle est structurée différemment et évoluera de façon totalement différente. Nous proposons d'y voir l'écriture de populations d'origine syriaque de Mésopotamie, venues s'installer en

¹ Nous devons cette datation à M. Y. Blomme que nous remercions vivement de nous avoir communiqué les renseignements qu'il a tirés de l'examen des mosaïques et des inscriptions grecques.